

Remy BELLEAU

PETITES
INVENTIONS

1556



L'HEURE

Au seigneur P. de Ronsard¹

Dieu te gard, Fille héritière
De ce Faucheur orgueilleux,
Et la fidèle portière
De l'Olympe sourcilleux,
Qui retiens sous la cadence
De tes pas la violence
De ce grand tour merveilleux.

Dieu te gard, gente Déesse
Au pied lentement glissant :
Ô qu'heureuse est ta paresse,
Qui ne va point finissant !
Ô Dieu qu'heureuse est ta fuite,
Au regard de l'entresuite
De notre âge périssant !

¹ Dans les premières éditions, cette pièce est dédiée à Baïf. [Note d'Aristide Gouverneur, *Œuvres complètes de Remy Belleau*, Tome I, 1867]

Bien que tu sois paresseuse
La plus qui soit dans les cieux,
L'on te tient la plus heureuse
Qui soit entre tous les Dieux :
Car tu n'es jamais sujette
Faire ainsi qu'une planète
Un grand tour laborieux.

Ô que ta course est fuitive
Que le temps n'attrape pas !
Mais à l'homme trop hative
Pour lui donner le trépas,
Qui soudain le mets au monde,
Puis soudain dans la noire onde
Le fais ombre de là bas.

Toute la force et la grâce
Du ciel se remire en toi,
Et la violente audace
Du temps ne gît qu'en ta foi,
Qui te rend obéissance,
Pour cacher son inconstance

Sous la rigueur de ta loi.

C'est ton vol lent qui rapporte
Sur ses ailes le bonheur
Du ciel, c'est lui qui rend morte
Peu à peu notre douleur,
Nous contentant d'assurance,
Ou repaissant d'espérance,
Pour franchir notre malheur.

Toute la troupe admirable
Des feux brillant dans les cieus,
Point ou peu se rend traitable
Et familière à nos yeux,
Comme toi qui nous ordonnes
Tout en tout, et qui nous donnes
Notre pis et notre mieux.

Comme toi, qui aux clôtures
D'un ivoire ou d'un cristal,
Tranches les jours par mesures
Sous un mouvement égal,

Tant fut l'âme curieuse
Et la main ingénieuse
Pour animer un métal.

Comme toi qui du bocage
Retires le bûcheron,
Le pasteur du pâturage,
Des vignes le vigneron,
Le peintre de la peinture,
L'écrivain de l'écriture,
Des forges le forgeron.

Comme toi, qui toujours veilles
Proche du lit de Ronsard,
Et sans cesse le réveilles,
Afin que d'un nouvel art
Et d'une nouvelle adresse
Il fléchisse la rudesse
De sa Cassandre qui l'ard.

Sois-lui doncques favorable,
Lente Déesse aux pieds mous,

Rends-lui Cassandre traitable :
« Amour favorise à tous,
« Pourvu qu'on le puisse prendre
« Sur l'heure qu'il veut entendre
« À nous rire d'un œil doux. »

Retiens la course amoureuse
De son âge doux-coulant,
De ta main industrieuse
Qui au cheval pied-volant
Donne le frein et le dompte,
Quand dispos le Soleil monte
Dans son char étincelant.

Mais pendant que je te chante,
Je grisonne et perds la voix :
Et toi mille fois mourante,
Tu renaiss autant de fois
Sans qu'en la mort tu séjournes,
Car en mourant tu retournes,
Et sans retour je m'en vois.

LE PAPILLON

Au dit seigneur de Ronsard

Ô que j'estime ta naissance
Pour de rien n'avoir connaissance.
Gentil Papillon tremblotant,
Papillon toujours voletant,
Grivolé de cent mille sortes,
En cent mille habits que tu portes,
Au petit mufle élephantin,
Jouet d'enfants, tout enfantin,
Lorsque de fleur en fleur sautelles,
Coulant et recoulant tes ailes,
Pour tirer des plus belles fleurs
L'émail et les bonnes odeurs.

Est-il peintre que la nature ?
Tu contrefais une peinture
Sur tes ailes si proprement,
Qu'à voir ton beau bigarrement,
On diroit que le pinceau même

Aurait d'un artifice extrême
Peint de mille et mille fleurons
Le crêpe de tes ailerons.

Ce n'est qu'or fin dont tu te dores,
Qu'argent, qu'azur dont tu colores
Au vif un millier de beaux yeux,
Dont tu vois : et méritais mieux
De garder la fille d'Inache
Qu'Argus, quand elle devint vache.
Tu ne vis qu'un gaillard printemps :
Jamais la carrière des ans
N'offense ta crêpe jeunesse
D'une chagrineuse vieillesse.

Au point du jour, quand le Soleil
Colore d'un pourpre vermeil
Ses rayons, tu sors de ta couche :
Et puis au soir quand il se couche,
Plongeant ses limoniers fumeux
Au sein de Téthys écumeux,
Dessus le tapis de la prée
En cent parures diaprée,
Tu te couches, sans avoir peur

De la Nuit, ni de son horreur :
Et quand l'Aurore rayonnante
A mouillé l'herbe rousoyante,
Tu te pais de manne et de miel
Qui lors se distille du ciel.
« Ô vie heureuse, et plus céleste
« Que celle des hommes moleste
« À suivre les affections
« D'impatientes passions !
« Tantôt le ciel de son audace
« D'un regard triste nous menace
« Tantôt un orage cruel
« D'un brouillement continuel,
« L'Hiver, l'Été ne nous contente,
« Mais plutôt une sottie attente
« Nous repaît d'espérer en mieux :
« Bref, rien n'est ferme sous les cieux
« Pour la pauvre race des hommes,
« Sous les cieux courbés où nous sommes. »
Or vis Doncques bien fortuné,
Mon mignon, sans être étonné
Des traverses de la fortune :

Et pendant que l'heure opportune
Te semont à voler, il faut
Par la bouillante ardeur du chaud,
Que le teint du lis et des roses,
Et de mille autres fleurs écloses,
Tu pilles, pour rendre mieux teint
De ma maîtresse le beau teint.

Puis m'apportant dessus tes ailes
Le beau fard de ces fleurs nouvelles,
J'appendrai sur ce ruisselet,
Qui doucement argentelet
Coule de la roche pierreuse
Au long de cette rive herbeuse,
Et mon bonnet et mon chapeau,
En ton honneur, à cet ormeau :
Et chantant au frais de l'ombrage,
J'empêcherai que nul outrage
Ne te soit fait sur le mi-jour
Par les enfants, quand de retour
Ils sont des champs, et que leur chasse
À coups de chapeau te pourchasse,
Et tous échauffés à grands pas

Courent pour t'atterrer en bas,
Hâtant et rehâtant leur suite
Après ton inconstante fuite,
Pour ton voler trop incertain
Qui trompe leurs yeux et leur main.

Et si tu sais que la nuit sombre
Te puisse tirer de l'encombre
Des enfants, encor qu'il fût tard,
Va-t'en, mignon, à mon Ronsard,
Que j'aime mieux que la lumière
De mes yeux, et dont se tient fière
Ma Muse : car il daigne bien
Lire mes vers qui ne sont rien.
Tu le trouveras dessus Nicandre,
Sur Callimach, ou sur la cendre
D'Anacréon, qui reste encor
Plus précieuse que n'est l'or,
Tout recourbé, moulant la grâce
De ses traits à l'antique trace,
Sur le patron des plus secrets
Poètes Romains et poètes Grecs,
Pour nous réclaircir leur vieil âge :

Puis t'asseyant sur son ouvrage,
Tu lui diras que son Remi,
À qu'il a donné son Fourmi,
Son Fourmi, et depuis encore
Un double présent qu'il honore
D'une Grenouille et d'un Frelon,
Pour récompense, un Papillon,
Un gai Papillon lui renvoie,
Afin qu'en pareille monnoie
Reçoive le paiement entier
D'un artisan de son métier.

S'il te reçoit en sa demeure,
Papillon mon mignard, je meure
Qu'autant heureux ou plus qu'un Roi
Vivras sans peine et sans émoi
En ta franchise coutumière :
Car soigneux qu'ell' te reste entière,
Assure-toi qu'il gardera
Que l'huile ne t'offensera,
Ni qu'au feu des tardes chandelles
Tu grilles le bord de tes ailes.

LE CORAL

À sa maîtresse

Doncques c'est toi, bouche cousine
De cette branche coraline,
Qui me commandes la vanter ?
Las ! serai-je toujours esclave,
Brûlant sous ta parole grave
D'un feu qui ne peut s'alenter ?

Sus donc, puisqu'il faut que je chante
L'honneur de cette heureuse plante,
Muse, dis-moi premièrement
Comme en Coral² ell' se transforme,
Rapportant le tige et la forme
D'une herbe en son accroissement.

Ell' naît en rameaux verdissante,
Dessous l'écume blanchissante,

² Corail

Ou contre le roc qu'elle suit,
Ou choisit sa terre propice
Sur la rive, maigre nourrice
Et de bonne herbe et de bon fruit.

Puis ayant passé sa jeunesse,
Courbe déchet en sa vieillesse,
Tête et racine pourrissant
Comme les corps de toutes choses
Qui sont dedans la terre encloses,
Dont l'humeur les va nourrissant.

Confite en cette pourriture,
Mourant, bâtit sa sépulture
Molle, glissante au fond des eaux,
Mais trois fois heureuse demeure
Qui fait que jamais ne se meure
Le sang pourpré de ses rameaux.

Car si tôt que le ciel s'irrite,
Et la mer aigrement dépîte
Cave les flancs des rochers durs,

Cette herbe aux rives écoulée,
Dessous une écume mêlée,
Emprunte du ciel ses couleurs :

Et s'enroidit en corps solide,
Sitôt que du séjour humide
Aux bords elle peut s'élancer.
Miracle étrange ! au cœur de l'onde
Déjà morte, une âme seconde,
Soupirant tire de notre air :

Et soudain paraît toute telle
Qu'elle était en sa fleur nouvelle,
Et en sa première verdure :
Elle porte son fruit, sa racine,
Sans plus à la couleur sanguine,
Et le ferme de sa rondeur.

Car en flottant elle s'approche
Des pieds rongés de quelque roche,
Où soudain se vient empierrier :
Et restant encor demi-molle,

Si serrément elle s'y colle
Qu'à peine l'en peut-on tirer.

Ô Seigneur, que tu nous décœuvres
De grands secrets, voyant ces œuvres,
Petit ouvrage de tes mains !
Voyez comme une herbe flétrie,
Au fond de l'eau toute pourrie,
Se fait un miracle aux humains !

Ce n'est pas la force épanchée
Du sang de la tête tranchée
De Méduse, qui l'arrosa,
Quand Perse aux rives ondoyantes,
Sur un lit d'herbes verdoyantes
Encor tremblante la posa.

C'est le Coral de ma maîtresse,
Qui tient plutôt de la rudesse
Du sang de ce monstre hideux :
Car tant soit peu qu'ell' le desserre
Pour soupirer, elle m'empierre,

Restant muet devant ses yeux.

Doncques ô branche coraline,
Puisque tu portes médecine
De quelque rafraîchissement,
Apaie l'amoureuse flamme
Qui me va brûlant jusqu'à l'âme
Par ne sais quel enchantement.

Étanche la plaie coulante
Qu'Amour de sa darde volante
M'a faite au branle de sa main :
Et d'un or fin bien enchâssée,
D'un cordon de soie enlacée,
Je t'aurai toujours dans mon sein.

L'HUÎTRE

Au seigneur de Baïf³

Je crois que l'esprit céleste,
L'esprit céleste des Dieux,
Baissant l'œil, tout courbé reste
Quelquefois sur ces bas lieux,
Pour se rire de l'ouvrage
Que la Nature ménage
Dessous la charge des cieux.

Au vague repli des nues
Elle attache les oiseaux,
Dedans les forêts chenues
Les plus sauvages troupeaux.
Et la brigade muette

³ Jean-Antoine de Baïf, né à Venise en 1532 (...) C'est à lui que revient l'honneur d'avoir eu le premier la pensée de fonder une Académie de poésie ; elle fut érigée par lettres patentes du roi Charles IX, mais le malheur des temps devait bientôt la faire oublier. Baïf mourut à Paris, à l'âge de soixante ans, ne laissant d'autre héritage qu'un volumineux recueil d'œuvres diverses et plusieurs volumes de poésies légères. [Note d'Aristide Gouverneur, *Ibid.*]

Du peuple écaillé ell' jette
Dessous le marbre des eaux.

Mais elle a bien autres choses
Et grandes pour enfanter
Dans son large sein encloses,
Et qui les voudrait chanter
Oserait-il pas encore
Grain à grain le sable More
Et les étoiles compter ?

Voyez comme elle se joue
Contre le rocher pierreux
De cet animant, qui noue
Entre deux cernes huîtreux ?
C'est, c'est l'Huître que j'accorde
Sur la mieux sonnante corde
De mon cistre doucereux.

Voyez comme elle est béante,
Afin de sucer les pleurs
De l'Aurore, larmoyante

Les rousoyantes douceurs,
Quand de sa couche pourprée
Elle bigarre l'entrée
Du matin de ses couleurs.

Puis sitôt qu'elle est comblée
Jusques aux bords pleinement
De cette liqueur, coulée
Du céleste arrosement,
Soudain elle devient grosse
Dedans sa jumelle fosse
D'un perleux enfantement.

Car suçottant elle attire
Peu à peu le teint pareil,
Dont la nuë se remire
Par les rayons du soleil :
Si pure, elle est blanchissante :
S'elle est pâle, pâlissante :
Si rouge, ell' prend le vermeil.

Tant sa nature est cousine

Du ciel, qu'ell' ne daigne pas,
Vivant en plaine marine,
Y prendre un seulet repas :
Comme ayant la connaissance
Que de la céleste essence
Tout bien découle çà bas.

Ô Nature trop gentille,
Sous le couvercle jumeau
D'une argentine coquille
Qui fait endurcir la peau
D'une perlette d'élite
Et la franche marguerite
Prendre couleur de son eau.

Trésor, qui la terre ronde
Fait rougir, et fait ramer
Des quatre corniers du monde,
L'Orient et l'Inde mer :
Trésor, qui de sa merveille
Fait la délicate oreille
Des Princesses entamer.

Qui ne la dirait apprise
De quelques bons sentiments,
Quand elle fuit la surprise
Des pipeurs allèchements,
Joignant sa coquille en presse,
Pour rampart de la richesse
Qu'elle nourrit dans ses flancs ?

Vis, que jamais ne t'enserre
Le pied fourchu doublement
Du cancre⁴, qui te desserre
Pour te manger goulûment,
Et laisse ouvrir ta coquille
Sans te montrer difficile
À mon Baïf nullement.

⁴ Crabe

LE PINCEAU

Au seigneur George Bombas⁵

À qui mieux dois-je présenter
Ce Pinceau que je veux chanter,
Qu'à toi qui sais prendre la gloire
Des neuf Sœurs filles de Mémoire,
Et mouvoir les Dieux aux attraits
Animés dedans tes portraits ?
Qu'à toi qui pratiques l'usage
De mieux labourer⁶ un visage
Au Pinceau, que Vénitien,
Que Flamand, ou qu'Italien,
Encore que toute la France
Admire plutôt l'excellence
De quelque étranger, que la main
De celui qu'ell' couve en son sein ?
Pinceau à la pointe étoffée

⁵ Probablement l'un de ces artistes fameux que la belle Duchesse de Valentinois avait pris souci de réunir à la cour d'Henri II [Note d'Aristide Gouverneur, *Ibid.*]

⁶ Travailler, élaborer

D'un poil choisi, pointe animée
Au mouvoir des artistes doigts
Qui te maniënt sur le bois.

Pointe qui de façon ouvrière⁷
Sait enfler l'estomac colère
D'un Péléide, et qui fait or
Soupirer les armes d'Hector,
Rallumant le feu devant Troie,
Pour avoir mis Hélène en proie,
Cause trop juste à l'étranger,
Pour trop justement se venger :
Qui fait or Hercule combattre
Géryon, Busyre, et abattre
Mille monstres, mille serpents,
Le brave labeur de ses ans.

Pointe qui fait jeter les larmes
Au bois, quand aux feintes alarmes
On voit nager au sang des morts
Les chevaux par-dessus les corps.

Pointe qui de couleur sanguine

⁷ À prononcer en deux syllabes : *ou-vrières*

Entame la chaste poitrine
D'une Lucrece, sans douleur,
Pour exemple d'un noble cœur,
Armant sa main de hardiesse
Et d'une dague vengeresse
Du forfait et crime inhumain
Que lui fit le tyran Romain.

Bref, qui fait ce que la Nature
Nous montre en sa vive peinture,
Et qui plus est, ce que nos yeux
Ne virent jamais sous les cieux :
Nous repaissant d'un feint image,
Ou de quelque étrange paysage⁸,
Et bref en cent papiers divers
Le globe de tout l'univers.

Pointe qui de gentille adresse
Dore le poil de ma maîtresse,
Et contrefait l'ivoire blanc
De son front, et le double rang
De riches perlettes encloses

⁸ À prononcer en deux syllabes : *pay-sage*

Entre les boutons de deux roses,
Les œillets et les lis semés
Dessus deux tertres animés,
Le bras juste, et la main polie
Qui serre ma mort et ma vie,
Et le reste, que je ne puis
Concevoir, tant navré je suis.

Prends donc ce Pinceau et me trace
Les rares beautés de ma Grâce,
Fidèle ami, trace-les moi :
Là donc, ha mon Dieu je les voi.
Là donc avant, je t'en supplie
Par la sainte amitié qui lie
Nos deux cœurs, qui ne délieront
Tant que les astres reluiront,
Trace-moi ces beautés naïves
Au vermeil de ses couleurs vives.
Mais afin de ne les souiller,
Veuille ce Pinceau remouiller
Dedans la belle eau qui distille
Tant doucement de ton doux style.

L'ESCARGOT

Au seigneur R. Garnier⁹

Puisque je sais qu'as en estime
Le petit labeur de ma rime,
Point je ne veux être de ceux
Qui sont au métier paresseux
Dont ils tiennent la connaissance,
Et en cachent l'expérience :
Vraiment je ne veux être tel,
Car à l'exercice immortel
Des Muses, j'emploierai ma peine
Pour chercher l'immortelle veine
Et le surgeon du clair ruisseau
Qui roule du double coupeau
De Parnasse, afin que j'abrève

⁹ Ronsard l'appelle, en lui dédiant un sonnet, « le Prince des poètes tragiques. » Robert Garnier était presque le compatriote de Belleau, dont il devint l'ami. Né à La Ferté-Bernard en 1545, il est mort en 1601, après avoir été lieutenant-général du bailliage du Mans. On a de lui huit tragédies dont voici les titres : *Porcie*, *Cornélie*, *Marc-Antoine*, *Hippolyte*, *la Troade*, *Antigone*, *les Juives* et *Bradamante*, qui passe pour la meilleure de ses compositions. Belleau lui a adressé plusieurs odes ou sonnets (...) [Note d'Aristide Gouverneur, *Ibid*]

Quelquefois étant sur la grève
De mon petit Ronne¹⁰ argentin,
Qui flotte d'un pli serpentín,
Recherchant ton Loir¹¹, pour l'hommage
Qu'il lui doit de son voisinage,
Ma langue, pour mieux entonner
Le fredon que je veux sonner
Sur mon luth, de la douce flamme
Qui fait un brasier de mon âme,
Et de l'honneur que je te doi
Pour l'amitié que j'ai de toi.

Toutefois attendant que l'heure
T'en aura l'épreuve meilleure
Mis en main, je te veux tailler
Une Limace, et l'émailler
Au compas, comme la Nature
En a tortillé la ceinture,
Comme au pli d'un petit cerceau

¹⁰ Petite rivière qui coule à Nogent, arrosant les murs mêmes de la maison où, suivant la tradition, naquit notre poète [Note d'Aristide Gouverneur, *Ibid.*]

¹¹ « Recherchant ton Loir » s'applique à Ronsard, à qui cette pièce était primitivement dédiée. C'est l'Huisne, dans laquelle se jette le petit Ronne, qu'il eût fallu nommer pour désigner la rivière qui unit Nogent à La Ferté-Bernard, lieu de naissance de Robert Garnier [Note d'Aristide Gouverneur, *Ibid.*]

En bosse en a fait le vaisseau,
Le vaisseau que je veux élire
Pour le vanter dessus ma lyre.

C'est donc toi, cornu Limaçon,
Qui veux entonner ma chanson,
C'est toi, c'est toi race cousine
De la brigade Titannine¹²
Qui voulut écheler les cieux
Pour mettre en route les hauts Dieux.

Il t'en souvient de l'entreprise,
Et de la victoire conquise
Contre vous, car le bras vengeur
De votre sang fut le changeur.

Quand pour éterniser la gloire
De telle conquise victoire,
En signal du sot jugement
Qu'ils avaient pris ensemblément,
D'oser égaler leur puissance
À l'immortelle résistance,
De leur harnois et de leurs os

¹² L'armée des Titans en révolte contre les dieux

Il en tira les Escargots,
Que voyez encor de la terre
Leur mère (moquant le tonnerre,
La corne droite, bien armés)
Contre le ciel naïtre animés.

N'est-ce pas contre la tempête
Que portez brave sur la tête
Le morion bien écaillé,
Bien ciselé, bien émaillé,
Et comme race opiniâtre
Qui cherchez encor à combattre
La marque des vieux fondements
Et les superbes bâtiments ?
Grimpant amont pour faire échelle,
Pensant que soit la citadelle
Dont Encelade foudroyé
S'atterra menu poudroyé,
Comme par l'éclat d'un tonnerre
S'empoudre le bois et la pierre,
Ou comme le flanc d'un rempart
À coups de balle se départ ?
Puis d'une deux-fois double corne,

Brave, tu rampes sur la borne
De quelque Olympe sourcilleux,
Ou d'un Pélion orgueilleux,
Semblant défier la menace
De Jupiter par ton audace ?

Mais, hélas ! tout en un moment
Au seul soupirer d'un doux vent,
Tremblant de peur, ta laide trogne
Dans sa coquille se renfrogne
Craignant le foudre punissant
Que darde son bras rougissant.

Ô sottre race outrecuidée,
Que la fureur avait guidée,
Non la raison, pour approcher
Celui qui la fit trébucher
D'un clin d'œil ! telle est sa puissance
Contre l'humaine outrecuidance,
Telle est la rigueur de ses mains
Contre la force des humains.

Cela vraiment nous doit apprendre
De n'oser jamais entreprendre,
De n'oser jamais attenter

Chose contraire à Jupiter.
Où tendait leur sottie aventure
Que pour combattre la Nature,
Qui par un certain mouvement
A sur nous tout commandement ?

Aussi le sang, et le carnage
De leur sort, témoigne la rage,
La grand' colère et la fureur
De Bacchus brave avant-coureur :
Quand à dos et tête baissée,
En peau de lion hérissée,
À coups d'ongles, à coups de dents,
Tout pêle-mêle entra dedans,
Et de la rencontre première
S'attaque à l'apparence fière
Du grand Rhète, qu'il repoussa
De tel effort qu'il l'enfonça,
Et mort étendu sur la place
Empoudra sa sanglante face,
Sans mille, auxquels pour s'approcher,
L'âme et le sang leur fit cracher.

Et c'est pourquoi, Père indomptable,

Cette vermine misérable,
Pour plus traîtrement se venger,
Encor aujourd'hui vient ronger
L'espoir et la vineuse attente
Du gemmeux bourgeon de ta plante.

Aussi pour te venger je veux
En faire un sacrifice d'eux,
Dressant un triomphe en mémoire
De la brave et gente victoire,
Comme jadis s'ensanglanta
Le couteau du bouc, qui brouta
Le vert tendron de la ramée
Du beau cep de ta vigne aimée.

Tu seras donc vif arraché
Hors de la coque, et embroché
À cet échelas pour trophée,
Où pendra ta chair étouffée
Dans la terre premièrement,
Qui produit tel enfantement
Et telle outrageuse vermine
Qui ronge la grappe Angevine.

Tes armes je les garderai,

Et puis je les dérouillerais,
S'il te plaît, pour servir d'augette,
Garnier, à ta gente Alouette,
Ou (si tu le veux ramager)
À ton Rossignol passager,
Qui d'une voix doucement rare
Pleure encor la couche barbare,
L'outrage et le tort inhumain
Que forfit la cruelle main
Du traître ravisseur Térée,
Aux chastes feux de Cythérée.

L'OMBRE

Au seigneur Nicolas¹³

Étant au frais de l'ombrage
De cet ormeau refrisé
Sur les plis de son feuillage,
D'un beau cep favorisé,
D'un beau cep qui l'entortille,
Et qui de grâce gentille
A son tige éternisé :

Et prenant l'haleine douce
D'un doux Zéphyr voletant,
Qui de mignarde secousse
Un doux soupir va soufflant,
Je suis contraint en échange
De te chanter la louange
De cet Ombre tremblotant.

¹³ Secrétaire du Roi. La plupart des poètes de l'époque ont célébré ses vertus et ses bontés, et rendu hommage à la protection qu'il ne cessa d'accorder aux belles-lettres (...) [Note d'Aristide Gouverneur, *Ibid.*]

Ombre gentil, qui modères
Sous une fraîche douceur
Les plus ardentes colères
Du ciel, étant en chaleur,
Et les plus chaudes haleines
Que reçoivent point les plaines
Du Soleil en son ardeur.

D'une couleur ombrageuse,
Tu contrefais le portrait
Que la main industrieuse
De la Nature portrait :
Tu contrefais en nuage,
De tout apparent visage,
D'un noir brun, le premier trait.

C'est toi qui retiens en bride
Des heures le glissant pas,
Et l'inconstance du vide
Qui mesures aux compas :
C'est toi qui brunis et voiles

Le feu brillant des étoiles
Qui rayonne contre bas.

C'est toi qui fais que la Lune
Mène au galop ses moreaux¹⁴
Le long de la lisse brune,
Claire de mille flambeaux :
C'est toi qui de main maîtresse
Pousse avant la blonde tresse
Du Soleil au fond des eaux.

C'est toi qui sur l'herbelette
De ton Été froidureux,
Entends la douce musette
Et les discours amoureux
Du berger à la bergère,
Lorsque la Chienne en colère
Rend ses abois chaleureux.

Ombre frais je te salue,

¹⁴ Chevaux d'un noir foncé et luisant

Je te salue, ô l'honneur
De la crinière feuillue
Des bois, et de la fraîcheur,
Et des antres solitaires,
Les plus loyaux secrétaires
De ma plaintive langueur.

LA TORTUE

À Nicolas Goulet¹⁵,

Procureur du Roi à Chartres

Puisque je chante en ton honneur,
À tout le moins prête faveur
Aux cordes sourdes de ma lyre,
Neveu d'Atlas, qu'ell' puisse dire
Le sort étrange, à cette fois,
Des nerfs animés de tes doigts
Dessus l'écaille décharnée
De la Tortue emmaisonnée,
Qui sèche une autre âme reçut
Sitôt que ton œil l'aperçut :
Change heureux ! plus noble que celle
Qui n'était autre que mortelle,
Et qui ne servait que d'appas

¹⁵ Avant d'être procureur du Roi à Chartres, Nicolas Goulet, nogentais, avait été procureur fiscal de la baronnie de Nogent. C'est en cette qualité qu'on le voit assister à la rédaction des Coutumes du Perche, et célébrer cette grande assemblée provinciale avec Belleau, Nicolas et Gérard Denisot, Daurat et une foule d'autres beaux esprits [Note d'Aristide Gouverneur, *Ibid.*]

Aux pauvres mortels d'ici bas :
Mais qui depuis (grande merveille !)
A débouché la sourde oreille
Des bois, des roches et des monts,
À la cadence de ses sons.

Sus donc, Muse, qu'on s'évertue
À bien chanter une Tortue,
L'émail et le compartiment
De son mobile bâtiment.

Gentil ouvrage de Nature
En si bizarre créature,
Au mufle et au pied serpentin
Tapi sous le cave argentin
D'une ovale, en voûte écaillée,
L'une en l'autre si bien taillée,
Que le burin industriel
N'en peut approcher de son mieux.

Aussi la Cyprine Déesse
Frisant l'or de sa blonde tresse,
Lorsqu'elle se vit en naissant
Dans les replis d'un flot glissant,
La choisit pour barque hôtelière

Et pour fidèle batelière,
Laisant rouiller au fond des eaux
Les ancres, appuis des vaisseaux,
Pour tenir la route en Cythères
Dessus les rides marinières,
Où sans tourmente elle aborda,
Et, Dame, son règne y fonda.

Ô vraiment heureuse coquille,
Qui reçus l'écumière fille
En si piteux enfantement !
Ayant d'amoureux sentiment
Et de pitié plus que la mère,
Plus que la troupe marinière,
Plus que la croupe des dauphins,
Et plus que tous les Dieux marins.

Je dirai Vénus entachée
Du surnom d'ingrate, attachée
S'ell' ne t'a dans l'azur des cieux
Entre les flambeaux radieux,
Toi qui l'affranchis de la rage
Des flots, et du cruel orage
Des vents à l'envi obstinés,

Contre sa mère mutinés :
Toi qui tiens sous la double écorce
D'un petit animant la force,
Pour le plus brave et le plus fier
De tous animaux défier.

Or qu'il ait la peau serpentine,
L'ongle et la queue lézardine,
Si n'a-t-il rien de venimeux,
Ni rien que le serpent haineux.

Ne guérit-il pas la morsure
D'aspics noirauds, de sa charnure,
Et le pipeur aveuglement
De tout magique enchantement :
Son sang éclaircit le nuage
Des yeux et polit le visage,
Son sang vermillonne le teint
De fièvre ou de langueur éteint,
Tant sa nature est amoureuse
De notre race langoureuse !

Pourquoi charge-elle sur le dos
L'assurance de son repos,
En sa petite maisonnette,

En sa petite boîtelette ?
N'est-ce afin de nous contenter
En notre maison, sans tenter
Mille maux que l'heure importune
A pour guidon de la fortune,
Mille maux et mille dangers
Qu'encourons ès lieux étrangers ?
Sans encor irriter les ondes
Des mers horriblement profondes ?
Sans fouiller dans le sable encor
Des Indes, les perles et l'or ?
Sans s'acheter d'une bravade
En combat, ou en embuscade,
Penché sur selle et le front bas,
Coups de masse ou de coutelas ?
 Apprenons de notre maîtresse,
Notre mère, notre Déesse,
Nature, qui ne brasse rien
Qui ne se tourne en notre bien.
Mais las ! chétive race d'hommes,
À peine savons qui nous sommes,
Ni quel est l'ombre des desseins

De Dieu, en l'œuvre de ses mains.

Le marcher lent de cette bête,

N'est-ce afin que l'esprit arrête

La course des affections

De nos bouillantes passions ?

Doncques regardons que l'ouvrage

De Dieu, n'est pour flatter l'usage

De notre palais dégoûté

Seulement, ains¹⁶ que sa bonté

Nous grave par ces créatures

Le portrait de ses écritures,

Non pas les noms tant seulement

Pour nous en servir d'ornement.

Va donc sans te hâter, mignonne,

Au lieu où tout l'honneur séjourne

De ton ménage, et tout le beau

De ta coquille et de ta peau

En petits astres marquetée,

Mise sous la voûte argentée

De ce bâtiment relevé

¹⁶ Mais

En bosse, et dessus engravé :
C'est dedans la maison honnête
De mon Goulet, qui ja¹⁷ s'apprête
À te dresser dans le contour
De son jardin, un beau séjour,
Parmi les perlettes roulantes
Dessus les herbes verdoyantes,
Parmi le baume et les odeurs,
Et l'émail de cent mille fleurs.

Puis si l'aller te donne peine,
Il te promet une fontaine
Vivante en cristal doux-coulant
Dessus le sable sautellant :
Car ton naturel est propice
À faire l'un et l'autre office.

Étant là, n'aiës plus de peur
De choir sur le roc, ni frayeur
De la violente glissade
De l'aigle, ni de son onglade,
Ou qu'en ta chute le destin

¹⁷ Déjà

D'un autre Eschyle soit la fin.

LE VER LUISANT DE NUIT

À Guillaume Aubert¹⁸

Jamais ne se puisse lasser
Ma Muse de chanter la gloire
D'un Ver petit, dont la mémoire
Jamais ne se puisse effacer :
D'un Ver petit, d'un Ver luisant,
D'un Ver sous la noire carrière
Du ciel, qui rend une lumière
De son feu le ciel méprisant.
Une lumière qui reluit
Au soir, sur l'herbe rousoyante,
Comme la tresse rayonnante
De la courrière de la nuit.

¹⁸ Guillaume Aubert, sieur de Massoignes, né à Poitiers en 1531, avocat au parlement de Paris, puis avocat général à la Cour des aides, avait acquis dans ses fonctions plus de réputation que de fortune. Il passait, suivant Lacroix du Maine, pour l'un des hommes les plus savants et les plus éloquents de son temps. On a de Guillaume Aubert plusieurs poésies latines, puis quelques pièces dédiées à ses amis, à du Bellay notamment ; il a traduit de l'espagnol le douzième livre d'Amadis de Gaule et avait commencé, sans avoir pu y mettre la dernière main, une Histoire de France depuis l'époque des Croisades. Il mourut en 1596 [Note d'Aristide Gouverneur, *Ibid.*]

D'un Ver tapi sous les buissons
Qui au laboureur prophétise
Qu'il faut que pour faucher aiguisse
Sa faux, et fasse les moissons.

Gentil prophète et bien appris,
Appris de Dieu qui te fait naître
Non pour néant, ains pour accroître
Sa grandeur dedans nos esprits !

Et pour montrer au laboureur
Qu'il a son ciel dessus la terre,
Sans que son œil vaguement erre
En haut pour apprendre le heur¹⁹
Ou de la tête du Taureau,
Ou du Cancre, ou du Capricorne,
Ou du Bélier qui de sa corne
Donne ouverture au temps nouveau.

Vraiment tu te dois bien vanter
Être seul ayant la poitrine
Pleine d'une humeur cristalline
Qui te fait voir, et souhaiter

¹⁹ Ce qui va lui arriver en bien (*bonheur*) ou en mal (*malheur*)

Des petits enfants seulement,
Ou pour te montrer à leur père,
Ou te pendre au sein de leur mère
Pour lustre, comme un diamant.

Vis donc, et que le pas divers
Du pied passager ne t'offense,
Et pour ta plus sùre défense
Choisis le fort des buissons vers.

LA CERISE

À Pierre de Ronsard

C'est à vous de chanter les fleurs,
Les bourgeons et les épis meurs²⁰,
Le doux gazouillis des fontaines,
Et le bigarrement des plaines,
Qui êtes les plus favoris
D'Apollon et les mieux appris :
Quant à moi, rien plus je n'attende
Sinon chanter l'honneur de l'ente²¹
De la Cerise et son beau teint,
Dont celui de m'amie est teint.

En ce fameux et bon vieil âge,
Avant que le fils eût partage
Avec le père, et que les Dieux
Vivaient égaux dedans les cieux,
Leur œil et leur main pitoyable

²⁰ Mûrs

²¹ La greffe

De notre race misérable,
Rechercha les inventions
Pour adoucir nos passions :
Car au lieu du commun breuvage
Qu'avions à la bête sauvage,
Bacchus pressura des raisins
Le germe sacré des bons vins.

Cérès changea la nourriture
De cette brutale pâture
De glands broyés en épis verts,
Secours pour ce grand univers :
Car sitôt que sa main heureuse
Eut renversé la motte oiseuse
Qui jamais n'avait rien produit,
Soudain nous prodigua son fruit.

Encor la poutre Pélienne
N'avait la frayeur Océane
Dédaigné, ni la toile aux flots
N'aux vents n'avait tourné le dos,
Sans toi Pallas, qui la première
Tranchas l'échine marinière,
Voguant l'espérance au danger

Pour tirer l'or de l'étranger,
Rapportant la feuille sacrée
Que ta cité tint encoffrée
Si longtemps, dont crût le bonheur
Et de la vie, et de l'honneur.

Jupiter pour le plus propice
À charpenter un édifice
Le chêne branchu déterra,
Et puis Apollon enserra
Les doctes fronts de la ramée
Verdoyante en sa mieux aimée :
Bref il n'y eut celui des Dieux
Qu'à chercher ne fût curieux
Quelque bien pour l'humaine race,
Tant alors était en sa grâce.

Quoi voyant le Dieu jardinier,
Le forestier, le montagnier,
La main sur l'œil pense et repense
De quelle plus douce semence,
Et de quel fruit plus savoureux
Rendrait son jardin amoureux.

Ayant consulté la Nature,

Qui bouchait encor l'ouverture
D'un germeux pépinier vaisseau,
Où gisait le germe nouveau
De toute l'espèce des choses
Au fond secrètement encloses,
Prit la Cerise, et tout divin
La planta dedans son jardin,
Et l'enta comme la seconde
Pour l'entretien de ce bas monde.
Puis aussitôt que ce doux fruit
Hors de la terre fut produit,
Les neuf Sœurs filles immortelles
De Jupiter, femmes, pucelles,
Y coururent pour en tâter,
Pour en cueillir, pour en porter
Leur plein giron, si que²² leur bande
En devint tellement friande,
Que même Junon mille fois
S'écartant seule par les bois,
Laissa le goût de son breuvage

²² De telle sorte que

Pour en choisir à son usage,
Pour en avoir en sa maison
En tout temps et toute saison :
Ainsi la nouveauté martyre
Doucement le cœur qu'elle attire.

Bref ce pauvre Dieu fut contraint,
Se voyant piller en ce point,
Serrer son huis, et de mettre ordre
À ce pillage, à ce désordre,
À ce soudain débordement
Que ces Dames nouvellement,
Par ne sais quelle friandise,
Avaient commis en la surprise
De son jardin. Mais l'on voit bien
Que dans ce monde n'y a rien
Que sans art la Nature ouvrière
Ne fasse, ou donne la manière
De le bien faire. Or peu à peu
Ce fruit par tout le monde est creu²³,
Si bien qu'il méritait l'estime

²³ A crû, a poussé

Comme premier, d'être le prime :
Et comme l'astre de la nuit
Entre les moindres feux reluit,
Ou comme la grand' mer surpasse
Les flancs de la rivière basse,
Ainsi le jus et la douceur,
La beauté, le goût, la couleur
De la Cerise tant seconde,
Passe les autres fruits du monde.

Sus donc Déesses jardinières,
Nymphes fruitières, cerisières,
Sus donc, des vers soupirez-moi
Pour la vanter comme je doi.

Rien ne se trouve plus semblable
Au cours de la Lune muable,
Rien plus n'imité son labeur
Que ce fruit, avant qu'il soit meur²⁴.
Tantôt pâle, tantôt vermeille,
Tantôt vers la terre sommeille,
Tantôt au ciel lève son cours,

²⁴ Mûr

Tantôt vieillit en son décours.
Quand le Soleil mouille sa tresse
Dans l'Océan, elle se dresse :
Le jour, la nuit également
El' prend teinture en un moment.

Ainsi ce doux fruit prend naissance,
Prend sa rondeur, prend sa croissance,
Prend le beau vermillon qui teint
La couleur pâle de son teint.

Ô sage et gentille Nature,
Qui contrains dessous la clôture
D'une tant délicate peau,
Une gelée, une douce eau,
Une eau confite, une eau sucrée,
Une glaire si bien serrée
De petits rameux entrelas,
Qu'à bon droit l'on ne dirait pas
Que la Nature bien apprise
N'eût beaucoup plus en la Cerise
Pris de plaisir, qu'en autre fruit
Que de sa grâce nous produit.

A-t-elle pas en sauvegarde

De son espèce, mis en garde
Le noyau dans un osselet,
Dedans un vase rondelet,
Clos, serré dans une voûture
Fait en si juste architecture,
Que rien ne semble imiter mieux
Ce grand tour suspendu des cieux ?

Les autres fruits en leur semence
Retiennent une même essence,
Même jus et même couleur,
Même bourgeon et même fleur :
Mais la Cerise verdelette,
Pâle, vermeille, rondelette,
La Cerise et le cerisier,
La merise et le merisier,
(Que j'aime autant qu'aime ma dame
Le soin qu'elle donne à mon âme,
Que la rose aime le matin
Et la pucelle son tétin)
Est en liqueur plus différente
Que la marine en sa tourmente,
En son teint plus que l'arc-en-ciel,

En douceur plus que le roux miel.

L'une est pour adoucir doucette,
L'autre pour enaigrir aigrette,
Sèche-fraîche pour modérer,
Aigre-douce pour tempérer
L'aigreur et la douceur ensemble
Du fiévreux altéré qui tremble :
Bref elle a mille allègements
À mille dangereux tourments.

Ou soit que meure sur la branche
En son corail²⁵ elle se penche,
Ou soit qu'en l'arrière-saison
Cuite se garde en la maison,
Ou bien confite, elle récréé
L'estomac d'une humeur sucrée,
Donnant au sain contentement
Et au malade allègement.

Mon Dieu, mon Dieu, quel plaisir est-ce,
Accompagné de sa maîtresse,
Librement à l'ombre se voir

²⁵ Corail

D'un cerisier, et de s'asseoir
Dessus l'herbe encor blondissante
D'une perlette rousoyante ?
Et de main forte rabaisser
Une branche, pour lui laisser
Cueillir de sa lèvre tendrette
La Cerise encor verdelette ?

Puis après, de la même main,
Douxment découvrir son sein,
Pour baiser la sienne jumelle
De sa ronde et blanche mamelle ?

Puis lui dire en la baisottant,
La caressant, la mignottant :
Cachez votre beau sein, mignonne,
Cachez, cachez, las ! il m'étonne,
Ja me faisant mort devenir
Par l'outrage d'un souvenir
Que j'ai de ce marbre qui tremble,
De cette Cerise, qui semble
Rougir sur un mont jumelet
Fait de deux demi-ronds de lait,
Par qui ma liberté ravie

Dédaigne maintenant la vie,
Par qui je cesse de sonner
Celle que je te veux donner,
Mon Ronsard, or que redevable
Je te sois, si suis-je excusable
Par une extrême affection
D'avoir changé de passion :
Mais en meilleure souvenance
Ne pouvait tomber ma cadence,
Pour adoucir le contre-son
De ma rude et longue chanson.

Si l'auras-tu, mais je t'assure
Qu'ell' n'est pas encor assez mûre.
Elle sent encor la verdure,
N'ayant ni le teint, ni l'odeur :
Mais pour tromper la pourriture,
S'il te plaît, par la confiture
De ton saint miel Hymettien,
Et du cristal Pégasien
Qui sort de ta bouche sacrée,
Tu la rendras toute sucrée,
Afin que par toi mûrissant

On ne la trouve pourrissant.

Si tu le fais, je n'ai pas crainte
Ni des frimas, ni de l'atteinte
Des coups d'un orage grêleux,
Ni du rongeur orgueilleux,
Ni d'une mordante gelée,
Ni de la gourmande volée
D'un noir escadron d'étourneaux,
Ni du bec des petits moineaux.

Telle qu'elle est, je te la donne
D'aussi bon cœur que ta mignonne
T'en a plusieurs fois envoyé
Pour ton estomac dévoyé
D'être courbé dessus le livre,
Pour la faire à jamais revivre.

LES CORNES

Or sus, Compère, jusque ici
Portez ombragé le sourci
D'un panache qu'avez en tête,
Et puis maintenant cette crête
Qui vous repaissait de plaisir
Vous cause un nouveau déplaisir.
Vraiment je voudrais bien connaître
Qui est cil²⁶ qui vous fait paraître
Que c'est vergogne le porter.
Clairement il se peut vanter
Être un grand sot, et fût-ce même
Un Platon, et vous sot extrême,
Pardonnez-le-moi, de penser
Que cela vous puisse offenser.

Mais quoi ? n'est-ce grande merveille
Que le sourd même ouvre l'oreille
Au son de ce venteux honneur,
Sans connaître si sa grandeur

²⁶ Celui

Soit ou d'un homme ou d'une bête ?

Et à ce ton esprit s'arrête

Comme un autre, Compère doux ?

Est-ce chose étrange entre nous,

Entre nous de porter des cornes ?

Et vraiment si peu hors des bornes

De raison, que même les Dieux

Les ont en honneur dans les cieux.

Jupiter amoureux d'Europe,

Épris de la belle Antiope,

Changea-t-il pas de poil, de peau,

Pour l'une se faisant taureau,

Et pour l'autre un cornu satyre,

Pour mieux déguiser son martyre ?

Lui-même au secours Lybien

Invoqué, pour trouver moyen

De les porter (ô cas étrange !)

En bélier ce grand Dieu se change.

Quoi ? la chèvre qui l'allaita,

Qui le nourrit, qui le traita,

La seconde chèvre Amalthée,

Avait-ell' pas la corne entée

Sur le suc ? et le cuisse-né
A-t-il pas le front encorné,
Encorné d'une corne issante
Encor de son feu rougissante ?

D'une corne à la pointe d'or,
Là bas qui fit bravade encor
Au portier à trogne mâtime²⁷,
Après la route Gigantine ?

Le plus bel autel ancien
Que jamais eut le Délien²⁸,
Était-il fait d'autre artifice
Que d'un enrichi frontispice
De cornes mises d'un beau rang ?

Et la Déesse qui répand
Et verse aux hommes la richesse
D'une tant prodigue largesse,
Tient-elle pas entre ses doigts
La riche corne d'Achelois ?
Des Nymphes aussitôt sacrée
Qu'ell' fut bronchant déracinée

²⁷ Cerbère

²⁸ Apollon

Par Hercule, qui connaissait
Le taureau qui la nourrissait,
Honteux qui cèle encor sa perte
De joncs et de roseaux couverte ?

La belle entreprise²⁹ de Jason
Fut-elle pas pour la toison
D'un bélier à laine frisée
Jusques à la corne dorée ?

Et si tu veux lever les yeux,
Vois dedans la voûte des cieux
La Lune courbe qui chemine
D'une belle corne argentine.

Entre les signes de nos mois,
Pour le moins on en trouve trois
S'enorgueillissant d'une corne,
Le Taureau et le Capricorne,
Et le Bélier, à coups de cors,
À coups de front, qui tire hors
De cette grand' plaine étoilée
La saison de fleurs émaillée.

²⁹ Entreprise

Regarde ès humides cantons
De la marine les Tritons,
Les Dieux des coulantes rivières,
Tous n'ont-ils pas longues crinières
Tortes sur leurs fronts emmoussés ?

Regarde les Dieux hérissés
Tapis en l'épais d'un bocage
Ou dans une grotte sauvage,
Les Faunes, Satyres, Chevriers³⁰,
Le Dieu flûteur, Dieu des bergers,
N'ont-ils pas la caboche armée
D'une longue et belle ramée ?

Sonde, Compère, si tu veux
Jusques aux enfers ténébreux,
Pour voir une forêt branchue,
Une forêt toute fourchue
De cornes qui d'un branlement
Croulent le plus sûr élément :
Et si soudain te vient en tête
Sortir hors de cette tempête,

³⁰ À prononcer en deux syllabes : *che-vriers*

Voilà le Somme tout moiteux,
Tout engourdi, tout paresseux,
Qui t'ouvre une porte secrète
D'ivoire, et de corne prophète.
Offrait-on les boucs, les agneaux,
Le sang des non-tachés taureaux,
Sur gazons faits d'herbes sorcières,
S'ils n'avaient les cornes entières ?

Le digne loyer des labeurs
Qu'on donne aux tragiques fureurs,
Est-il d'un plus riche trophée
Que d'un bouc à corne étoffée
D'un beau lierre verdoyant ?

Vois un escadron ondoyant
De piquiers rangés en bataille,
Est-il pas besoin qu'il se taille,
Pour mieux garder l'ordre et le rang,
En cornes, en front et en flanc ?

Et puis celles-là qui te croissent,
Choses d'étoupes te paroissent.

L'Itale en dérobe son nom,
La mer Égée son surnom,

Et son nom la pécune sainte
Des animaux qui ont empreinte
La corne sur leur front chenu,
Sur leur front doublement cornu :
Puis tu crois que soit peu de chose
De l'usage qui s'en compose.

Les bouts sont encornés des arcs,
Les bouts sont encornés des dards,
La lanterne en est encornée,
La patenôtre en est tournée,
Le cornet en prend sa rondeur,
Et l'écritoire sa longueur,
Et les peignes leur dentelure,
Et leurs étuis leur encoffrure,
Et mille autres commodités
Qu'on emprunte de leurs bontés,
Que la raison ingénieuse
A mis en main industrielle
Pour en façonner au compas
Mille beautés qu'on ne sait pas.

Et puis quelle en est la pratique
Pour régir une république,

La cornette des avocats,
Et des docteurs, et des prélats :
Mille cornes par la campagne,
Parmi les bois, sur la montagne,
La cornemuse des bergers,
La longue corne des vachers,
Des chasseurs la corne bruyante,
La belle corniche régnaute
Sur les palais audacieux,
Et la licorne qui vaut mieux.

Bref je crois que la terre basse,
Et tout ce que le ciel embrasse
N'est qu'une composition,
Qu'une certe confusion
De cornes mises en nature,
Non les atomes d'Épicure.

Regarde au ciel, regarde en l'air,
Regarde en bas, regarde en mer,
Jette l'œil sur toute la terre,
Sur ce qui vit, sur ce qui erre,
Et certes tu ne verras rien
Qui puisse garder l'entretien

De son être, sans qu'il ne puise
Quelque trait de la cornardise.

Et pourtant pour dire entre nous,
Vivez, vivez, Compère doux,
Vivez, vivez votre bel âge,
Et mourez avec ce plumage
Et ce bonnet empanaché,
Puisque vous l'avez attaché
À votre front si proprement,
Vivez, Compère, heureusement.

LE MULET

À Monsieur Nicolas,

Secrétaire du Roi

Tu dis qu'il n'y a médecine,
Charme, ni drogue, ni racine,
Pour sécher la fiévreuse humeur,
Qui puisse attiédir la chaleur
Du sang qui bout dedans tes veines,
Ni qui puisse alléger tes peines
Qu'un Mulet, qui d'un entrepas
Doucement porte Nicolas :
Qu'un Mulet doux, et sans furie,
Qu'un Mulet pris de l'écurie
De ce grand Roy : mais sachant bien
Qu'aisément on ne tire rien
Des grands, qu'on ne l'achète au double,
Je te veux purger de ce trouble
Qui te martèle, et qui veillant
Et dormant te va travaillant,
N'imprimant en ta fantaisie

Qu'un Mulet, qu'une frénésie,
Qui ne te fait imaginer
Rêvant que fantômes en l'air
Montés sur grands Mulets d'Auvergne.

 Ou bien que ce soit pour épargne³¹
De trois chevaux qui coûtent trop
À nourrir, ou bien que le trot
En soit plus doux, ou que leur amble
Te soit agréable, il me semble
Que pour effacer promptement
Ce penser qui trop follement
Te fait opiniâtre attendre
Ce Mulet que tu veux prétendre
Avoir en don de notre Roi,
Pour te secourir, que je doi
T'envoyer le mien que ma plume
A ferré dessus mon enclume,
Le mien que ma Muse a dressé,
Qui n'est foulé ni harassé :
Le mien engraisé de mon style

³¹ Épargne

Et sans bouchon, et sans étrille :
Le mien qui pensé de la main
Ne mange n'avoine, ni foin,
N'étant que l'image et la feinte,
L'attente et l'espérance peinte
D'un Mulet qu'on ne peut lier
Ainsi qu'un autre au ratelier.

Un Mulet fait de telle sorte,
Au lieu de porter que l'on porte,
Le vrai fantôme d'un Mulet,
Qui de laquais, ni de valet
N'a besoin, tant la créature
Est de gente et douce nature :
Un Mulet gras et bien en point,
Un Mulet que l'on ne voit point,
Dont ne faut se tirer arrière
Pour en éviter le derrière.

Bête gentille, en qui la peur
N'entra jamais dedans le cœur,
Ni pour moulin, ni pour brouette,
Pour pont de bois, ni pour charrette :
Mulet fait de telle façon

Qui court sans selle et sans arçon :
Un Mulet peint dedans le vide
Sans harnais, sans mors et sans bride.
Race qui dérobe le nom,
Et l'être du céleste Ânon
Qui dessus la vase bourbeuse
Passa la jeunesse flammeuse
Du père Bacchus affolé,
Sans être souillé ni mouillé,
Recherchant les forêts parlantes,
Et le bruit des poiles mouvantes,
Pour se rendre sain de l'humeur
Dont Junon le mit en fureur,
Ayant troublé sa fantaisie
D'une jalouse frénésie.

Il n'est de ces Mulets hargneux,
Acariâtres, et peureux,
Ruants, mordants, toujours en rage,
À qui faudrait plus de cordage
Pour tenir la tête et les pieds,
Qu'à cent navires bien armés :
Longs d'échine comme une barque,

Efflanqués, à qui l'on remarque
Fort aisément par le travers
Des côtes, ce grand univers,
Comme on voit de nuit, allumée
D'animaux l'écharpe animée
Et mille flambeaux radieux
Par l'azur cristallin des cieux :
Ou comme au temps que l'on hiverne,
Par la corne d'une lanterne
On voit la chandelle étoiler
Et ses rayons étinceler.

Mulets qui ne sont que momie,
Carcasses d'une anatomie,
Où vraiment sans souiller les mains
De leur sang, les prophètes saints
Pourraient au travers des jointures
Prédire les choses futures,
Découvrant le cœur sautellant,
Le foie ou le poumon tremblant :
Et par le repli des entrailles
Prévoir les tristes funérailles,
Et les événements douteux

Dessus les peuples langoureux.
Vieux Mulets qui dessus l'échine
Nourrissent plus de laine fine
Que ne fait la peau d'un mouton,
Plus de bourre et plus de coton
Qu'il ne faudrait pour l'embourrure
De cent lodiers³² : mais l'encolure,
La grâce et la beauté du mien,
Maintenant que j'appelle tien,
Te plaira fort, je m'en assure.

C'est un Mulet qui a l'allure
Douce pour ne bouger d'un lieu,
Et puis jamais on ne l'a veu³³
Manger foin, paille ni aveine³⁴ :
Un Mulet qui a longue haleine,
Le pied sûr, et ne bronche pas,
Ne faisant jamais un faux pas.
C'est le Mulet que je t'envoie :
Puisque sortir par autre voie

³² Un *lodier* est une couverture piquée faite de grosse toile garnie de laine ou de bourre

³³ Vu

³⁴ Avoine

Tu ne peux de ce mal, reçois
Ce beau Mulet qui vient de moi :
Puis chasse la mélancolie
Et me charge la maladie
De cette quarte, sur le dos
De ce Mulet, pour ton repos,
Afin qu'errante et vagabonde
Visitant quelque nouveau monde,
Elle s'étrange désormais
Et chez toi n'habite jamais.

LE DÉSIR

Celui n'est pas heureux qui n'a ce qu'il désire,
Mais bienheureux celui qui ne désire pas
Ce qu'il n'a point : l'un sert de gracieux appas
Pour le contentement, et l'autre est un martyr.

Désirer est tourment qui brûlant nous altère
Et met en passion : donc ne désirer rien
Hors de notre pouvoir, vivre content du sien,
Ores qu'il fût petit, c'est fortune prospère.

Le Désir d'en avoir pousse la nef en proie
Du corsaire, des flots, des roches et des vents :
Le Désir importun aux petits d'être grands,
Hors du commun sentier bien souvent les dévoie.

L'un poussé de l'honneur, par flatteuse industrie
Désire ambitieux sa fortune avancer :
L'autre se voyant pauvre, afin d'en amasser
Trahit son Dieu, son Roi, son sang et sa patrie.

L'un pipé du Désir, seulement pour l'envie
Qu'il a de se gorger de quelque faux plaisir,
Enfin ne gagne rien qu'un fâcheux déplaisir,
Perdant son heur, son temps, et bien souvent la vie.

L'un pour se faire grand et redorer l'image
À sa triste fortune, époint de cette ardeur,
Soupire après un vent qui le plonge en erreur,
Car le Désir n'est rien qu'un périlleux orage.

L'autre esclave d'Amour, désirant l'avantage
Qu'on espère en tirer, n'embrassant que le vent,
Loyer de ses travaux, est payé bien souvent
D'un refus, d'un dédain et d'un mauvais visage.

L'un plein d'ambition, désireux de paraître
Favori de son Roi, recherchant son bonheur,
Avançant sa fortune, avance son malheur,
Pour avoir trop sondé le secret de son maître.

Désirer est un mal, qui vain nous ensorcelle :

C'est heur que de jouir, et non pas d'espérer :
Embrasser l'incertain, et toujours désirer
Est une passion qui nous met en cervelle.

Bref le Désir n'est rien qu'ombre et que pur mensonge
Qui travaille nos sens d'un charme ambitieux,
Nous déguisant le faux pour le vrai, qui nos yeux
Va trompant tout ainsi que l'image d'un songe.

LA NUIT

Ô douce Nuit, ô Nuit plus amoureuse,
Plus claire et belle, et à moi plus heureuse,
Que le beau jour, et plus chère cent fois,
D'autant que moins, ô Nuit, je t'espérois.
Et vous, du ciel étoiles bien apprises
À secourir les secrètes emprises
De mon amour, vous cachant dans les cieux
Pour n'offenser l'ombre ami de mes yeux.

Et toi, ô sommeil secourable,
Favorable,
Qui laissas deux amants seuls,
Éveillés,
Tenant de la troupe lassée
L'œil et la paupière pressée
D'un lien si ferme et si doux
Que je fus invisible à tous.

Porte bénigne, ô porte trop aimable
Qui sans parler me fus si favorable

À l'entr'ouvrir, qu'à peine l'entendit
Cil qui plus près ton voisin se rendit.
Doux souvenir trop incertain encore
S'il songe ou non, quand celle que j'honore
Pour me baiser me retint embrassé,
Bouche sur bouche étroitement pressé.

Ô douce main gentille et belle,

Qui près d'elle

Humble et secrète me tiras.

Ô doux pas

Qui premiers tracèrent l'entrée !

Ô chambrette trop assurée

D'elle, de l'Amour, et de moi,

Garde fidèle de ma foi.

Ô doux baisers, ô bras qui tinrent serre
Le col, les flancs, plus fort que le lierre
À petits nœuds autour des arbrisseaux,
Ou que la vigne alentour des ormeaux !
Ô lèvre douce où goûtai l'ambroisie,
Et cent odeurs dont mon âme saisie
Se sentit lors d'une extrême douceur !

Ô langue douce, ô trop céleste humeur,
 Qui sut si bien les feux éteindre,
 Et contraindre
Soudain de ramollir l'aigreur
 De mon cœur !
Ô douce haleine soupirante
Une douceur plus odorante
Que celle du phénix qui part
Du nid où en mourant il ard³⁵.

Ô lit heureux, l'unique secrétaire
De mon plaisir et bien que ne puis taire,
Qui me fis tel que ne suis envieux
Sur le nectar, doux breuvage des Dieux.
Lit qui donnas enfin la jouissance,
De mon travail heureuse récompense :
Lit qui tremblas sous les plaisants travaux,
Sentant l'effort des amoureux assauts.
 Vous, ministres de ma victoire,
 En mémoire

³⁵ Il brûle

À jamais je vous vanterai,
Et dirai
Tes vertus, ô lampe secrète,
Qui veillant avec moi seulette
Fis part libérale à mes yeux
Du bien qui me fit tant heureux.

Par toi doublé et par ta sainte flamme
Fut le plaisir dont s'enivra mon âme :
Car le plaisir de l'amour n'est parfait,
Qui sans lumière en ténèbres se fait.
Ô quel plaisir sous ta clarté brunette
Voir à souhait une beauté parfaite,
Un front d'ivoire, un bel œil attirant !
Voir d'un beau sein le marbre soupirant,
Une blonde tresse annelée
Crêpelée :
En double voûte le sourci
Raccourci !
Voir rougir les vermeilles roses
Par dessus deux lèvres décloses,
Et de la bouche les presser

Sans peur d'estimer l'offenser.

Voir un gent corps qu'autre beauté n'égale,
Où la faveur des Grâces libérale,
Des astres beaux, de nature, et des cieux,
Prodiguement versèrent tout leur mieux.
Voir de sa face une douceur qui emble
L'un de mes sens, afin que tous ensemble
Confusément cet heur ne prissent pas
Pour se souler des amoureux appas.

Mais, Amour, pourquoi tes délices,

Tes blandices

S'écoulent vaines si soudain

De ma main ?

Pourquoi courte la jouissance

Traîne une longue repentance

D'avoir si peu goûté le bien

Finissant qui s'écoule en rien ?

Jalouse Aurore, et par trop envieuse,

Pourquoi fuis-tu la couchette amoureuse

De ton vieillard³⁶, et me hâtes le temps
D'abandonner l'amoureux passe-temps !
Puissé-je autant te porter de nuisance
Que je te hais : si ton vieillard t'offense,
Cherche un ami plus jeune et plus dispos,
Et nous permets que vivions en repos.

³⁶ *Tibon*, qui vieillit et ne peut mourir